1071
10.
F 4 29536
64
Cce
Fre
24688

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ,

SÉANTE AUX JACOBINS, A PARIS.

DISCOURS

DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

Sur l'influence de la calomnie sur la révolution, prononcé à la société, dans la séance du 28 octobre 1792, l'an premier de la république.

CITOYENS,

JE veux vous entretenir aujourd'hui d'un sujet qui n'a point encore été traité, que je sache, par aucun écrivain politique. Je parle du pouvoir de la calomnie. Il falloit une révolution telle que la nôtre, pour le déployer dans toute son étendue. Je vais vous révéler les prodiges qui l'ont signalé; et vous conviendrez que ce sera puissamment

THE NEWBERRY LIBRARY

contribuer aux progrès de l'esprit public et de la vérité.

Sous le régime despotique, tout est petit, tout est mesquin; la sphère des vices, comme celle des vertus, est étroite. Sous l'ancien gouvernement, la puissance de la calomnie se bornoit à diviser les frères, à brouiller les époux; à élever la fortune d'un intrigant, sur la ruine d'un honnête homme; elle n'opéroit de révolutions, que dans les antichambres et dans le cabinet des rois; le plus noble de ses exploits consistoit à déplacer des ministres, ou à chasser des courtisans. Notre révolution lui a ouvert une immense carrière. Ce ne sont plus des individus; c'est l'humanité elle-même qui est devenue l'objet de ses trames perfides. Compagne inséparable de l'intrigue, elle a embrassé, comme elle, l'univers, dans ses complots. Toutes les factions qui se sont élevées, l'ont invoquée, tour-à-tour, pour combattre la liberté.

L'opinion avoit donné le branle à la révolution; l'opinion pouvoit seule l'arrêter; chaque parti devoit donc naturellement faire tous ses efforts, pour s'en emparer. Les intrigans savoient bien que la multitude ignorante est portée à lier les principes

1073

politiques, avec les noms de ceux qui les défendent ; ils se sont appliqués sur-tout à diffamer les plus zélés partisans de la cause populaire. Ils ont fait plus, ils ont calomnié la liberté elle-même. Mais comment déshonorer la liberté ? Comment diffamer même ceux qui défendent publiquement sa cause ? Il n'étoit qu'un seul moyen d'y réussir, c'étoit de peindre chaque vertu, sous les couleurs du vice opposé, en l'exagérant jusqu'au dernier excès. C'étoit d'appeler les maximes de la philosophie appliquées à l'organisation des sociétés politiques, une théorie désorganisatrice de l'ordre public ; de nommer le renversement de la tyrannie, anarchie ; le mouvement de la révolution, troubles, désordres, factions ; la réclamation énergique des droits du peuple, flagorneries séditieuses ; l'opposition aux décrets tyranniques qui réduisoient la plus grande partie des citoyens à la condition d'ilotes, déclamations extravagantes ou ambitieuses ; c'étoit, en un mot, de flétrir les choses honnêtes et louables, par des mots odieux, et de déguiser tous les systêmes de l'intrigue et de l'aristocratie, sous des dénominations honorables ; car on connoît l'empire des mots sur l'esprit

des hommes. Or, les hommes de la révolution étoient les hommes de l'ancien régime; et par-tout où il y a un sot, un homme foible ou pervers, la calomnie et l'intrigue trouvent à coup sûr une dupe ou un agent. Par là on trouvoit le moyen de résusciter les préjugés et les habitudes foibles ou vicieuses de l'ancien régime, pour les opposer aux sentimens généreux, aux idées saines et pures que suppose le règne de la liberté. Ainsi, on faisoit passer l'opinion publique, par une route oblique, tracée entre les excès monstrueux de l'ancien régime et les principes du gouvernement juste qui devoit les remplacer, pour la conduire au but des intrigans ambitieux qui vouloient la maîtriser.

Suivez les progrès de la calomnie, depuis l'origine de la révolution; et vous verrez que c'est à elle que sont dûs tous les événemens malheureux qui en ont troublé ou ensanglanté le cours. Vous verrez que c'est elle seule qui s'oppose encore au règne de la liberté et de la paix publique.

N'est-ce pas la calomnie qui, par la bouche des prêtres, peignant les travaux de l'assemblée constituante, comme autant d'attentats contre la morale et contre la divinité, arma

1075

la superstition contre la liberté, qui fit couler le sang des citoyens à Nîmes, à Montauban, et dans plusieurs contrées de l'empire français?

N'est-ce pas la calomnie qui arrêta longtems les progrès de l'esprit public, tantôt en flétrissant du nom de régicides les premiers représentans de la nation, qui n'osoient pas même toucher à la royauté, tantôt en présentant les défenseurs des droits de l'humanité comme les perturbateurs de la société, et comme les apôtres insensés de la loi agraire?

N'est-ce pas la calomnie qui, déliant toutes les langues aristocratiques, prêchoit, dès-lors la guerre civile, en excitant la haine et la jalousie des provinces contre les parisiens? N'est-ce pas elle qui vouloit flétrir le berceau de la liberté par ces déclamations éternelles contre les premiers actes de la justice du peuple exercés sur quelques scélérats qui avoient conspiré sa ruine? N'est-ce pas elle qui éleva une barrière entre la révolution et les autres peuples de l'Europe, en leur montrant sans cesse la nation française comme une horde de cannibales, et le tombeau de la tyrannie comme le théâtre de tous les crimes?

1076

Je viens de vous développer le système des champions déclarés du despotisme et de l'aristocratie. Lafayette vint, et le perfectionna. Personne, avant lui, n'avoit aussi bien connu la puissance de la calomnie, ni l'art de la mettre en œuvre. La cour avoit cultivé les heureux talens qu'il avoit reçus de la nature.

Tout le monde connoît maintenant quel étoit l'objet de ses vues politiques. Ce petit émule de Monk ou de Cromwell, qui n'étoit pas plus le chef que l'instrument de la faction qu'il avoit embrassée, vouloit créer un parti mitoyen entre l'aristocratie hideuse de l'ancien régime et le peuple, et l'appuyer de toute la puissance royale, en faisant entrer Louis XVI dans ce projet. Or, pour le réaliser, il falloit encore commencer par présenter le parti du peuple lui-même, comme une faction. Il falloit travestir la morale de l'égalité et de la justice sociale, en système de destruction et d'anarchie; peindre les plus zélés défenseurs de la liberté, soit dans l'assemblée constituante, soit dans Paris, soit dans tout l'empire, sous des traits effrayans pour l'ignorance et pour les préjugés. On les montroit aux grands propriétaires,

comme les flatteurs des artisans et des pauvres ; aux marchands, comme les fléaux du commerce ; aux hommes pusillanimes, comme les auteurs de tous les mouvemens de la révolution, et comme les perturbateurs de la paix publique ; à tous, comme des extravagans, ou comme des séditieux. Le chef-d'œuvre de la politique de ce parti fut de de faire servir à ses projets le nom des lois et le prestige de la constitution même. Tandis qu'il mettoit tout en œuvre pour la modifier, selon leurs vues ambitieuses et les intérêts de la cour, il s'attachoit à persuader que les amis de la liberté, dont le seul vœu étoit alors de la voir exécuter d'une manière loyale et populaire, n'avoient d'autre but que de la détruire. Cette constitution, dont tous les vices étoient son ouvrage, devint bientôt entre ses mains un instrument de tyrannie et de proscription. Toujours nulle pour protéger les patriotes persécutés, elle étoit toujours active pour justifier tous les attentats contre la liberté, pour pallier tous les complots de la cour et de l'aristocratie.

Par ce système de calomnie, on fournit à tous les mauvais citoyens, trop prudens

ou trop lâches pour arborer ouvertement les livrées de l'aristocratie, le moyen de combattre la liberté, sans paroître déserter ses drapeaux. On détacha de la cause populaire tous les hommes timides, foibles ou prévenus. Les riches, les fonctionnaires publics, les égoïstes, les intrigans ambitieux, les hommes constitués en autorité, se rangèrent en foule sous la bannière de cette faction hypocrite, connue sous le nom de *moderés*, qui seule a mis la révolution en péril.

Ainsi on voit que la calomnie est encore la mère du feuillantisme, ce monstre doucereux qui dévore en caressant, et qui à pensé tuer la liberté naissante, en secouant sur son berceau tous les serpens de la haine et de la discorde. C'est la calomnie qui fonda ces clubs anti-populaires, destinés à assurer l'empire de la faction, en dégradant l'opinion publique; c'est elle qui poursuivit avec un si long et si ridicule acharnement, les jacobins et les sociétés populaires pour anéantir, avec eux, le patriotisme et le peuple.

N'est-ce pas la calomnie qui avoit préparé ces forfaits, par des forfaits plus abominables encore, lorsque Lafayette et ses complices

1079

plices égorgèrent, sur l'autel de la patrie, cette multitude de patriotes, paisiblement assemblés, pour provoquer par une pétition le jugement de Louis XVI? Comme en un moment elle couvrit toute la France d'un voile funèbre! Avec quelle facilité elle rendit tous les défenseurs de la liberté, les objets de la prévention et de la haine publique, sous les noms *de factieux*, *de républicains*, etc., etc., etc.

C'est la calomnie seule, qui fit absoudre la tyrannie et la trahison, dans la personne du dernier de nos rois. Quel est donc son fatal ascendant, puisqu'alors réclamer, dans la tribune de l'assemblée constituante, la juste sévérité des lois, et les droits de la nation outragée, ne paroissoit aux représentans de la nation qu'un langage séditieux, qu'un projet coupable de renverser toutes les lois et de dissoudre l'état? Quel est ce pouvoir magique de changer la vertu en vice, et le vice en vertu! de donner à la sottise, à la corruption et à la lâcheté, le droit d'accuser hautement le courage, l'intégrité et la raison! J'ai vu ce scandale. J'ai vu les délégués d'un grand peuple, vils jouets des perfides charlatans qui trahissoient la patrie, redouter,

calomnier le peuple, déclarer la guerre à ceux de ses mandataires qui vouloient rester fidèles à sa cause ; leur imputer à crime, et l'estime de leurs concitoyens, et les mouvemens spontanés de l'indignation publique, provoqués par la tyrannie ; croire stupidement à tous ces fantômes de complots, de brigandage, de dictature, dont on les épouvantoit ; je les ai vus applaudir eux-mêmes à leur sagesse, à leur modération, à leur civisme, lorsqu'ils renversoient, de leurs propres mains, les bases sacrées de la liberté qu'ils avoient fondée. Je m'en souviens encore, le lendemain de ce jour cruel, qui éclaira le massacre des meilleurs citoyens, dont la démarche légitime, nous étoit aussi étrangère que le crime de leurs bourreaux, j'ai vu Pétion, qui alors luttoit aussi contre les intrigans, accueilli par les sénateurs français, à-peu-près comme Catilina le fut un jour, par le sénat romain. Moi-même j'éprouvai le même sort ; et de plus, la coalition coupable qui maîtrisoit l'assemblée constituante, ces mêmes hommes que la république a proscrits, comme des traîtres, agitèrent sérieusement, avec nos collègues, dans leur club anti-révolutionnaire, la ques-

tion de faire rendre contre moi, un décret d'accusation ; et, s'il eût été proposé, ce n'eût peut-être pas été la justice qui auroit arrêté l'assemblée nationale, mais quelque reste de pudeur.

C'est la calomnie qui, alors éleva le monstrueux ouvrage de la revision de l'acte constitutionnel.

C'est elle qui, avant cette époque, avoit assassiné à Nanci les plus zélés défenseurs de la liberté ; c'est elle, qui immola ou chassa de nos armées, avec des cartouches infamantes, par les jugemens iniques et par les ordres arbitraires de l'aristocratie, les soldats les plus dévoués pour la cause publique. C'étoit elle, qui dans toutes ces occasions dictoit les lettres des officiers de l'armée, les rapports des ministres, des corps administratifs, les discours des législateurs qui prostituoient leur organe à l'intrigue. C'est elle, qui remplît nos cachots des citoyens dont les tyrans redoutoient l'énergie ; c'est elle, qui, depuis le commencement de la révolution, a fait couler cent fois le sang du peuple, au nom d'une loi barbare, dont le nom seul déshonore les législateurs français.

Dieux ! à quelles méprisables causes tiennent les malheurs des nations ! et comme le philosophe doit sourire de pitié, lorsqu'il voit de près les vils ressorts des grands événemens, qui changent quelquefois la face du globe ! Lafayette fut deux ans, au moins un grand homme, et le héros des deux mondes. Le mérite de bien payer, ou de caresser des faiseurs de journaux, lui tint lieu de talens et de vertus ; et peu s'en fallut, que ce petit homme s'élevât à la dictature, sur des tas de pamphlets. Les folliculaires tiennent dans leurs mains la destinée des peuples. Ils font ou défont les héros, comme un certain Warwic faisoit et défaisoit les rois. Aussi, comme les princes calculent leur forces par la multitude de leurs soldats et par les ressources de leurs finances, les chefs des factions rivales, parmi nous, calculent les leurs par le nombre de leurs écrivains et par les moyens pécuniaires qu'ils ont de les alimenter. Lafayette étoit pénétré de ces grands principes ; il sut s'environner d'une armée de journalistes ; *la Gazette Universelle*, *l'Ami des Patriotes*, *le Journal de Paris*, *la Chronique*, *Monsieur Perlet lui-même*, et tant d'autres firent

à son parti plus de conquêtes dans l'espace de quelques mois, qu'il n'en eût pu faire lui-même à la révolution, durant un demi-siècle ; même à la tête d'une armée française.

Indépendamment de ces grands moyens, il avoit fondé les plus belles fabriques, et les plus magnifiques arsenaux que l'on eût encore vus, de libelles, soit laudatifs, soit vitupératifs, soit éphemères soit périodiques, qu'il pouvoit transporter, à chaque instant, aux extrêmités de l'empire, soit par le ministère de ses aides-de-camp, soit par celui du gouvernement. Je n'ai pas besoin d'observer qu'il n'oublioit pas de tirer parti de son crédit à la cour, et de ses rapports, avec la liste civile, pour étendre chaque jour ces utiles établissemens.

Cependant comme la vérité a aussi sa puissance et ses soldats, la petite phalange des jacobins et des défenseurs de la liberté le harceloit dans sa marche avec assez de succès. Il ne pût jamais l'entâmer, aussi long-tems qu'il demeura séparé d'une autre faction, qui combattoit quelquefois avec les patriotes pour arriver à la domination par une autre route.

Je parle de celle qui avoit pour chefs les

1082

Lameth, Barnave et Duport. Mais lorsque, quelque tems avant la fuite de Louis XVI, elles se confédérèrent, pour accabler le parti du peuple, les Lameth renforcèrent le corps d'armée des libellistes de Lafayette, par la jonction de ceux qui étoient à leur solde, et sur-tout du *Logographe*, journaliste très-fidèle ; car il remplissoit scrupuleusement l'engagement qu'il avoit contracté avec le maître de la liste civile, de défigurer les opinions des députés patriotes, et d'embellir celles des orateurs vendus à la cour (1).

Ce fut alors que les deux factions combinées, retranchées sous le château des Thuileries, et à l'abri de la partie de la constitution qui protégeoit le despotisme royal, tombèrent sur les patriotes, avec toutes leurs forces, et remportèrent les victoires du champ-de-mars de l'inviolabilité absolue et de la révision. Ce fut alors que la France entière fut désolée par l'épidémie du feuillantisme.

---

(1) On trouve la preuve authentique et littérale de ce fait, dans les papiers, dont la nation doit la découverte à la fermeté inébranlable et à l'infatigable vigilance du comité de surveillance de la commune de Paris.

1043

Durant ce période, Lafayette et ses alliés régnèrent en effet sur la France. Il étoit le héros, le libérateur de la nation. Il parut au milieu du corps législatif ; le président lui dit : « la nation montrera, avec fierté, à ses amis et à ses ennemis la constitution et Lafayette », et le corps législatif applaudit avec trasport. Il vint une autre fois traiter les représentans du peuple beaucoup plus durement que Louis XIV ne harangua le parlement de Paris, le jour où il vint le visiter, le fouet à la main ; et les représentans du peuple se prosternèrent devant lui, un peu plus bas que le parlement de Paris devant Louis XIV. Pendant toute la durée de son empire, toute parole, tout écrit qui attaquoit Lafayette, étoit un crime. Tous les patriotes, dont les cachots regorgeoient, le savent bien. Médire de Lafayette, c'étoit *détruire la discipline militaire*, c'étoit *favoriser Coblentz et l'Autriche*, c'étoit *prêcher l'anarchie*, *et bouleverser l'état*. Aujourd'hui encore il ne resteroit à ceux qui avoient le courage de dénoncer ses crimes passés, et de prédire ceux qu'il méditoit, que le nom de fous ou de factieux, s'il n'avoit pris le soin de se dénoncer lui-même, et s'il n'avoit

1084

voulu abuser trop brusquement de la crédulité, j'ai presque dit, de la stupidité publique. Le peuple de Paris, qui le détestoit depuis long-tems, quand on l'adoroit ailleurs, et les fédérés des autres départemens, aidés par Lafayette lui-même, renversèrent le monstrueux édifice de sa réputation et de sa fortune, qui ne tomba qu'avec le trône.

Toutes les factions ont-elles été ensevelies sous ses ruines ? L'égoïsme, l'ambition, l'ignorance, tous les préjugés et toutes les passions ennemies de l'égalité ont-elles disparu avec Lafayette ? Non, son esprit vit encore au milieu de nous ; il a laissé des héritiers de son ambition et de ses intrigues. Et quels succès ne peuvent-ils pas se promettre encore, avec un peuple aussi confiant, aussi léger que généreux, qui a long-tems encensé de si ridicules idoles ? Que dis-je ? Otez le mot de république, je ne vois rien de changé. Je vois par-tout les mêmes vices, les mêmes cabales, les mêmes moyens, et sur-tout la calomnie. Vous qui vous disposez à me démentir, si vous êtes de bonne foi, apprennez à vous défier de vous-mêmes ; songez que votre usage est d'appercevoir la vérité deux ans trop tard ;

songez

1985

songez qu'il est bien des intrigues funestes, dont vous favorisiez le succès par votre nonchalante incrédulité, et que j'ai dévoilées. Si vous êtes de mauvaise foi, je vous récuse; ce que je vais dire vous intéresse. Qui que vous soyez, qu'aurez-vous à répondre à des faits? Que direz-vous, quand je vous aurai démontré qu'il existe une coalition de *patriotes vertueux*, de *républicains austères*, qui perfectionne la criminelle politique de Lafayette et de ses alliés, comme ceux-ci avoient perfectionné celle des aristocrates déclarés. Je n'aurai pas même besoin de vous les nommer, vous les reconnoîtrez à leurs œuvres.

Que dis-je? Dans tout ce que je viens de dire jusqu'ici; n'avez-vous pas cru lire l'histoire de intrigans du jour? N'avez-vous pas reconnu leur tactique et leur langage?

Après la révolution du 14 juillet, vous avez entendu les aristocrates crier à l'anarchie, parler de démagogues incendiaires, déplorer éternellement le brûlement de quelques châteaux et la punition de quelques scélérats. Vous avez vu Lafayette et ses complices commenter ensuite ce texte, à leur manière, et dans le même esprit.

Que fait la faction nouvelle, depuis la révolution du 10 août? Elle crie à l'anarchie; parle sans cesse d'un parti désorganisateur, de démagogues forcenés, qui égarent, et qui flattent le peuple. Brigandage, assassinats, conspirations; voilà toutes les idées dont elle entretient sans cesse les quatre-vingts-trois départemens. Seulement

au mot de factieux, usé par ses prédécesseurs, elle a substitué celui d'agitateurs, un peu moins trivial; car elle sait, comme eux, que c'est avec des mots qu'on conduit les sots et les ignorans. Et à qui adresse-t-elle ces reproches? aux aristocrates, aux émigrés, aux royalistes? Non. Aux feuillans? aux modérés hypocrites? aux patriotes dont le zèle républicain remonte jusqu'au 10 août? Non; aux patriotes, qui, depuis le commencement de la révolution, étrangers à toutes les factions, imperturbablement attachés à la cause publique, ont marché par la même route au but unique de toute constitution libre, le règne de la justice et de l'égalité, à ceux qui se sont montrés dans la révolution du 10 août. et qui veulent qu'elle ait été faite pour le peuple, et non pour une faction; enfin à ceux-là même qui furent les objets éternels des persécutions de Lafayette, de la cour et de tous leurs complices.

Les aristocrates et les feuillans trouvoient toujours quelques motifs, pour méconnoître les droits du peuple, ou pour avilir son caractère.

Les intrigans de la république les copient, en cela, avec une exactitude servile. Comme leurs dévanciers, ils déclament contre le public qui assiste aux séances de l'assemblée nationale. Ils n'ont pas dédaigné d'adopter les bons mots des plus insolens détracteurs du peuple. Comme eux, ils s'égaient sur le *souverain des tribunes*, sur le *souverain de la terrasse des feuillans.* D'André et Mauri au-

1087

roient le droit de poursuivre, comme plagiaires, tels journalistes, prétendus patriotes, que leurs lecteurs peuvent reconnoître à ce trait.

Les aristocrates et les feuillans osoient imputer aux amis de la liberté l'absurde projet de la loi agraire. Mais c'étoit en rougissant, et dans les ténèbres, qu'ils faisoient circuler cette calomnie. Les intrigans de la république l'ont affichée sur les murs de Paris ; ils l'ont fait débiter à l'assemblée législative où ils dominoient, par un ministre qui est leur créature ; et c'est contre l'assemblée électorale même du département de Paris qu'ils ont osé diriger cette absurde inculpation, démentie par la notoriété publique et par l'indignation universelle. Il y a plus, lorsqu'immédiatement avant le décret de l'abolition de la royauté, provoquée par un député de Paris, un autre député du même département, connu par les grands services qu'il a rendus à la révolution, eut fait décréter que toutes les propriétés étoient sous la sauve-garde de la nation, n'a-t-on vu l'un des journalistes et des coriphées de la coalition dont je parle, membre aussi de la convention nationale, imprimer le lendemain, que cette motion n'avoit point été faite de bonne foi?

Vous avez vu les aristocrates et les feuillans déclamer éternellement contre Paris. Les intrigans de la république déclament éternellement contre Paris ; avec cette différence que, de la part des premiers, ce n'étoit que des déclama-

tions, et que, de la part des autres, c'est une conspiration contre Paris et contre la république entière.

Voyez avec quel acharnement ils accusent cette cité du projet insensé de vouloir subjuger la liberté du peuple français, au moment où elle vient de l'enfanter. Voyez comme ils lui reprochent son opulence, quand elle s'est ruinée pour la défense de la cause commune. Voyez comme ils érigent en privilège odieux le séjour fortuit de l'assemblée représentative dans son sein, lorsque c'est à cette circonstance que sont dus, en grande partie, et la naissance et les progrès de la révolution. Voyez comme ils vont jusqu'à lui faire un crime même de rappeler ses services et ses sacrifices pour répondre à leurs calomnies. Prennent-ils même le soin de dissimuler que c'est en haine de la liberté qu'ils lui déclarent la guerre? Et pourquoi donc ne cessent-ils d'outrager le conseil général de la commune, qui s'est dévoué à toutes les fureurs de la cour dans la nuit du 9 au 10 août; qui a donné à cette immortelle révolution le mouvement nécessaire pour foudroyer le despotisme? Pourquoi ne cessent-ils d'outrager les sections qui l'ont choisi; les sections qui ont choisi ces mêmes électeurs qu'ils ont diffamé avec tant d'audace; qui ont ratifié solemnellement, par elles-mêmes le choix de ces mêmes députés, qu'ils ne rougissent pas de proscrire; ces sections enfin qui ont mérité la reconnoissance, non du peuple fran-

1089

çais, mais de l'humanité, par la profonde sagesse avec laquelle elles ont préparé, pendant plus de quinze jours, la dernière révolution ; par le courage sublime avec lequel elles ont donné solemnellement à toute la France le signal de la sainte insurrection qui a sauvé la patrie ? Tandis que les parisiens, unis avec les fédérés, terrassoient le despotisme ; tandis qu'ils envoyoient quarante mille défenseurs intrépides pour combattre les ennemis de l'état, de lâches libellistes soulevoient contre eux les français des autres départemens, remplissoient de ridicules terreurs et de fatales préventions les députés qui devoient composer la convention nationale, et jetoient par-tout le germe de la discorde et de tous les maux qui la suivent. Si la convention nationale n'a rien fait encore qui réponde ni à la hauteur de la nouvelle révolution, ni à l'attente du peuple français, il n'en faut pas chercher la cause ailleurs, que dans la confiance avec laquelle un grand nombre de ses membres s'est abandonné aux guides infidèles qui les avoient trompés d'avance. Comment s'occuper du bonheur de la nation et de la liberté du monde ? Lorsqu'on n'est occupé qu'à faire le procès au patriotisme parisien ; lorsqu'au milieu du calme profond dont on est environné, on attend sans cesse les orages dont on a tant entendu parler, et ces terribles agitateurs dont une coalition intrigante nous entretient tous les jours ; lorsqu'on semble regretter de ne les ren-

contrer nulle part ? Arrive-t-il dans le fond de quelque département un de ces mouvemens inséparables de la révolution, qui, dans tout autre moment, ne seroit pas même apperçu ? Un ministre ne manque pas d'en faire à l'assemblée un récit épouvantable, et les intrigans de la république de pérorer contre les agitateurs de Paris ? Un bateau de blé est-il arrêté par un peuple allarmé pour sa subsistance ? ce sont les agitateurs de Paris. Des soldats sont-ils accusés d'insubordination justement ou injustement ? ce sont les agitateurs de Paris. Cent mille français infortunés, sont-ils à la veille de manquer de pain, par la faillite des directeurs d'une banqueroute publique ? croyez-vous que les intrigans s'occuperont des moyens de les secourir ? Ils ne songeront qu'à déclamer contre la commune de Paris, qui n'en est aucunement coupable. Une pétition qui, dans la bouche detout autre, eût obtenu des éloges, est-elle présentée par des citoyens de Paris ? le président la calomnie, par une réponse insidieuse et préparée ; et la faction la dénonce à la France entière. Des citoyens, des magistrats ont-ils mérité l'estime de la république, par la vigilance courageuse, avec laquelle ils ont découvert et étouffé les conspirations de la cour, dont ils apportent les preuves authentiques ? Il n'est question que de leur faire le procès ; c'est le comité de surveillance de la commune de Paris. Des ouvriers du camp, qui manquent notoirement de travail, viennent-ils

1091

spontanement et paisiblement présenter à l'assemblée une pétition légitime ? C'est une émeute, excitée par les députés de Paris. Un membre apprend que quatre mille ouvriers sont en insurrection sur la place Vendôme ; l'assemblée s'allarme. Il n'y a pas un seul ouvrier. Une autrefois, un autre membre vient annoncer que le peuple s'est révolté au Palais-royal. Le Palais-royal est calme et désert.

Que seroit-ce donc, s'il arrivoit, en effet, quelque mouvement partiel, qu'il seroit impossible de prévoir ou d'empêcher ? C'est alors qu'il seroit prouvé, aux yeux de tous les départemens, que rien n'est exagéré dans le portrait hideux qu'ils ont tracé des horreurs dont Paris est le théâtre, et que les représentans de la république doivent le fuir, en secouant la poussière de leurs pieds. Voilà l'événement que les intrigans de la république attendent, avec impatience. Heureusement jusqu'ici les citoyens semblent avoir deviné leur intention. Ce peuple si féroce a lutté contre la misère ; il a imposé silence à l'indignation que pouvoient exciter toutes ces lâches persécutions ; et ce n'est pas le moindre prodige de la révolution, que ce calme profond qui règne dans une ville immense, malgré tous les moyens qu'ils emploient chaque jour, pour exciter eux-mêmes quelque mouvement favorable à leurs vues perfides. C'étoit-là encore l'un des principaux points de la politique de Lafayette, de provoquer lui-même quelques troubles, pour

1792.

effrayer l'assemblée nationale et tous les gens paisibles, et pour les imputer ensuite aux patriotes. Or, ils savent encore imiter, en cela, ce conspirateur, leur ancien ami, et peut-être, plus près de l'être encore, qu'on ne le pense.

Mais la tranquillité publique les irrite ; ils n'en sont que plus ardens à calomnier les français de Paris ; et ce cri séditieux, par lequel l'un des leurs dans la tribune de l'assemblée nationale, osa formellement inviter tous les départemens à se liguer contre Paris, est tous les jours répété de mille manières différentes, dans toute l'étendue de la république.

Ah ! du moins les aristocrates, même les plus décriés de l'assemblée constituante, convenoient qu'on pouvoit vivre paisiblement à Paris, même en insultant à la révolution. J'ai vu l'abbé Mauri et ses pareils, après avoir blasphêmé contre le peuple, s'étonner de la sécurité avec laquelle il traversoit tous les jours une multitude immense de citoyens qui savoient les apprécier. Et lorsqu'il s'avisoit, par hasard, de menacer le peuple assemblé, en lui montrant les pistolets dont il étoit muni ; je l'ai vu rendre hautement justice aux citoyens armés de Paris, qui l'avoient soustrait facilement à la juste indignation qu'il venoit de provoquer.

Les intrigans de la république n'ont pu parvenir encore à exciter ces marques du mépris public, dont ils paroissent assez jaloux. Le zèle inquiet du patriotisme ne forme même

1093

même plus, dans les lieux voisins de la salle, ces groupes nombreux, tant calomniés par les ennemis de la révolution ; et ils n'ont pas le désagrement insigne de rencontrer des citoyens asemblés sur leur passage. N'importe, ils ne cessent d'entretenir la France entière des périls épouvantables auxquels leurs personnes sacrées sont exposées. Combien l'abbé Mauri doit paroître aimable aux parisiens, auprès de tels républicains, qui occupent, chaque jour, la tribune nationale !

Lafayette et ses amis avoient bien imaginé de s'environner quelquefois d'un plus épais bataillon, de gardes nationales parisiennes, sous le prétexte de garder les représentans de la nation. Mais ils ne s'avisèrent jamais de créer pour eux une maison militaire, et des gardes du corps attachés au service des députés. Jamais ils ne songèrent à appeler à eux les départemens, pour les défendre contre Paris. Tous ces tyrans constitutionnels étoient des princes débonnaires, en comparaison des petits tyrans de la république. Sans doute, les personnes de ces derniers sont d'une bien autre importance, que celles des législateurs précédens ; et ce seroit manquer à l'espèce humaine toute entière, de confier ce dépôt sacré à une seule cité : il faut que tous les départemens français partagent l'honneur de leur conservation ; ils se trompent, il faut que ce soit toutes les nations du monde.

Encore s'ils n'étoient que ridicules ! Mais quelle profonde perversité ! Quel mépris de

la pudeur et des lois les plus saintes ! Voyez comme ils se jouent de la majesté des représentans de la nation française ! Comme ils leur présentent aujourd'hui brusquement, à sanctionner leur honteux projet; comme ils lui en interdisent ensuite la discussion au moment où ils s'apperçoivent que l'opinion publique en éclaire toute la turpitude, ou que le seul instinct de la probité le rejete. Comptez, si vous le pouvez, tous les petits moyens qu'ils ont en vain tentés, pour l'extorquer à la convention nationale. Mais ils savent bien se passer de son aveu; et, tandis qu'ils soumettoient cette question à ses lumières, ils la méprisoient assez, pour appeler autour d'elle, à son insçu, et contre toutes les lois, des corps armés considérables. Ne les craignons pas; ils sont composés de citoyens : mais hâtons-nous de les détromper. Jugez par certaines démarches. Jugez par les discours de quelques individus, de l'astuce avec laquelle quelques intrigans cherchent à les égarer. A chaque instant, ils versent dans leurs cœurs tous les poisons de la haine et de la défiance; que ne font-il pas déjà, pour engager des rixes funestes, et souffler le feu de la guerre civile ? Ah ! français, qui que vous soyiez; embrassez-vous comme des frères; et que cette sainte union soit le supplice de ceux qui cherchent à vous diviser.

Ils veulent qu'on les garde. Quel crime veulent-ils donc commettre ?

Ils veulent quitter Paris; ils ne dissimu-

1095

lent plus ce projet ; ils ont raison. C'est à eux de réaliser le vœu secret que formoient sans doute ces premiers ennemis de la révolution, que je crois quelquefois avoir outragés en les comparant à eux. Dans le fait, ce n'est point au milieu d'un peuple immense, éclairé, accoutumé à démêler le fil des intrigues, et dont ils sont déjà connus ; ce n'est point dans une cité, qui est, pour ainsi dire, le rendez-vous de tous les français ; ce n'est point sous les regards les plus perçans et les plus vastes de l'opinion publique qu'il faut rester, lorsqu'on a quelque trame ténébreuse à ourdir. Paris fut tour-à-tour l'écueil de l'aristocratie ancienne, du despotime royal et de la tyrannie constitutionnelle ; ils seroit encore celui de toutes les tyrannies nouvelles. Qu'ils partent donc. Qu'ils cessent de fatiguer la nation par de vaines terreurs, par les misérables artifices qu'ils emploient chaque jour pour parvenir à ce but. Qu'ils partent. Où vont-ils ? Dans quelle contrée bien froide, bien inaccessible aux ardeurs du patriotisme, ou à la lumière de la philosophie ; dans quelle ville bien ignorante, ou bien travaillée par leurs manœuvres vont-ils exercer leur heureux talent pour la calomnie, pour la fraude et pour l'intrigue ? Où vont-ils se cacher pour démembrer l'état, et pour conspirer contre la liberté du monde ?

Plus criminels, dans leurs moyens, que toutes les factions qui les ont précédés, auroient-ils des vues moins funestes ? Mais,

1796

qu'elle différence y a-t-il entre les factions ? Les autres se disputoient le fantôme du monarque pour exercer l'autorité sous son nom. Ceux-ci veulent régner sous un autre titre, et si, pour conserver la puissance, il leur falloit rétablir un roi, pourroient-ils hésiter ? A quoi sert en effet l'empire de la justice et de l'égalité ? Il n'est bon que pour le peuple, et quand le peuple est ce qu'il doit être, les ambitieux, les hommes cupides et corrompus ne sont rien.

Aussi les voyez-vous former un parti mitoyen entre l'aristocratie rebelle et le peuple, ou les francs républicains. Observez s'ils ne caressent pas toujours les personnages les plus puissans de la république, si ce ne sont pas ceux-là qu'ils fréquentent, qu'ils favorisent en toute occasion. Observez si ce n'est pas à eux que se rallient les riches, les corps administratifs, les fonctionnaires publics, et les citoyens qui inclinent aux idées aristocratiques, tous ceux même qui jadis suivoient le parti des intrigans auxquels ils ont succédé. Enfin, ils sont les honnêtes gens, les gens comme il faut de la république ; nous sommes les sans-culottes et la canaille.

Sont-ils moins puissans que leurs prédécesseurs ? Ils le sont beaucoup plus. Ils nous accusent de marcher à la dictature, nous, qui n'avons ni armée, ni trésor, ni places, ni parti ; nous, qui sommes intraitables comme la vérité, inflexibles, uniformes, j'ai presque dit insupportables, comme

1997

les principes. Mais voyez en quelles mains sont passés tout le pouvoir et toutes les richesses. Le trésor public, toute l'autorité du gouvernement, la disposition de toutes les places qu'il dispense leur a été dévolue ; voilà leur liste civile. Ils exercent la puissance royale sous un autre nom. Ils dominent au conseil exécutif ; ils dominent au sein de la convention : le bureau, le fauteuil, les comités, la tribune même semblent être devenus leur patrimoine. Parler dans l'assemblée nationale est moins un droit des représentans du peuple, qu'un privilège réservé à leurs amis. Etre soupçonné de vouloir contredire leurs vues, équivaut à la privation du droit de suffrage. La loi, si on n'y prend garde, ne sera plus que leur volonté ; et pour lui donner le caractère d'un décret, et l'autorité de la volonté générale, il leur suffira d'entretenir dans l'assemblée des législateurs du peuple français, un tumulte scandaleux qui favorise toutes les intrigues ; de prolonger, ou de précipiter avec art la fin des délibérations, et de déployer toutes les ressources que présentent au génie la science sublime de poser la question, et sur-tout l'art de faire mourir subitement la discussion.

Malheur aux patriotes sans appui, qui oseront encore défendre la liberté ! ils seront écrasés, comme de vils insectes. Malheur au peuple, s'il ose montrer quelqu'énergie, ou quelque signe d'existence ! Ils savent le diviser, pour l'egorger par ses

1098

propres mains ; et ils ont soif de son sang. Lorsqu'ils luttoient contre une autre faction, et qu'ils cherchoient à transiger avec la cour, ils étoient forcés à caresser le peuple et à ménager jusqu'à un certain point les patriotes, pour intimider leurs adversaires, ou pour les combattre ; et cette lutte même des ennemis de l'égalité, laissoit respirer les bons citoyens. Mais aujourd'hui qu'ils sont les maîtres, leur unique affaire est de se défaire des plus intrépides amis de la patrie ; et de les accabler du poids de leur toute-puissance. Il est vrai que leur empire, comme celui de leurs dévanciers, est fondé sur l'erreur, et doit être passager comme elle. J'ajouterai même, qu'ils sont déjà connus à Paris. Mais ne vous rassurez pas trop vîte. Voyez quelle barrière ils ont élevé entre Paris et le autres parties de la république ; et ne perdez pas de vue que leur système est précisément de fuir, d'annuller Paris, pour éteindre ce grand fanal, qui devoit éclairer toute la France ; de manière qu'ils semblent s'être ménagés le moyen d'échapper à l'opinion, en se refugiant dans la confusion qu'ils amènent et dans le cahos de la république bouleversée. Est-il tems encore d'éclairer les citoyens des 82 départemens, et d'étouffer les dissentions funestes qu'ils cherchent à exciter ? En avez-vous les moyens ? Car, ne vous y trompez pas, ce qui semble leur garantir la durée de leur puissance, ce sont les facilités immenses qu'ils se sont ménagées dès long-tems pour

propager l'erreur et pour intercepter la vérité. Toutes les trompettes de la renommée, tous les canaux de l'esprit public sont entre leurs mains ; et cette confédération de tant d'écrivains perfides, soutenue par toutes les ressources de la puissance publique, est peut-être plus redoutable à la liberté que toutes les conspirations de la cour.

Quels moyens nous reste-t-il donc aujourd'hui pour déconcerter leurs funestes projets ? Je n'en connois point d'autre, en ce moment, que l'union des amis de la liberté, la sagesse et la patience. Citoyens, ils veulent vous agiter pour vous affoiblir, pour vous déchirer par vos propres mains, et vous rendre ensuite responsables de l'ouvrage même de leur perversité : restez calmes et immobiles. Observez, en silence, leurs coupables manœuvres ; laissez-les se démasquer, et se perdre eux-mêmes par leurs propres excès. Un peuple magnanime et éclairé est toujours à tems de réclamer ses droits et de venger ses injures. Eclairez-vous, éclairez vos concitoyens autant qu'il est en votre pouvoir ; dissipez l'illusion sur laquelle se fonde l'empire de l'intrigue ; et il ne sera plus.

Passer la vérité, en contrebande, à travers tous les obstacles que ses ennemis lui opposent ; multiplier, répandre, par tous les moyens possibles, les instructions qui peuvent la faire triompher ; balancer, par le zèle et par l'activité du civisme, l'influence des trésors et des machinations prodiguées

1100 505

pour propager l'imposture, voilà, à mon avis, la plus utile occupation et le devoir le plus sacré du patriotisme épuré ; des armes contre les tyrans, des livres contre les intrigans ; la force pour repousser les brigands étrangers, la lumière pour reconnoître les filous domestiques, voilà le secret de triompher à-la-fois de tous vos ennemis.

La société, dans sa séance du 28 octobre 1792, l'an 1er. de la république française, a arrêté l'impression et l'envoi de ce discours aux sociétés qui lui sont affiliées, aux assemblées électorales, aux 48 sections, la distribution aux tribunes et aux membres de la convention nationale.

DANTON, *président* ; LAFAYE, *vice-président* ; le PELETIER, BENTABOLE, *députés* ; le FORT, MORRNNE, SIMONNE, *secrétaires*.

A Paris, de l'imprimerie de PIERRE-JACQUES DUPLAIN, Cour du Commerce.